



## Le Capital : fondements et tendances

### Chapitre 1. Le fondement de la valeur

#### 1) Conditions de possibilité de l'échange

Pour échanger il faut rendre les produits de l'échange équitables : je n'échange pas un gobelet en plastique contre une voiture neuve, tout le monde en conviendra. La question est : comment rendre des produits différents équitables ?

Situons-nous dans une société de troc, donc avant l'apparition de l'argent, et imaginons un producteur de lait, un fabricant de chaises et un philosophe qui se rencontrent. Le producteur de lait veut des chaises et cherche à se former en philosophie. Le fabricant de chaises veut du lait et découvrir Platon. Le philosophe a besoin d'une chaise (pour philosopher) et de lait (pour boire). Comment s'échangeront-ils leurs marchandises et services ? Comment trouver une équivalence entre une formation philosophique et des bouteilles de lait ou des chaises ? Ce sont des produits différents, issus de travaux différents, qui n'ont rien en commun. Rien en commun ? Si, une chose : ce sont des produits du travail et, en tant que tels, ils prennent un certain temps pour être fabriqués.

Voilà donc l'équivalent trouvé pour pouvoir échanger : s'il me faut 2 heures pour faire 4 bouteilles de lait, 8 heures pour faire une chaise, et qu'un cours de philosophie dure 4 heures (!), je pourrai échanger 16 bouteilles de lait contre une chaise, ou 8 bouteilles de lait contre un cours de philosophie, ou 2 cours de philosophie contre une chaise etc.

1 chaise = 4 × 4 bouteilles de lait = 16 bouteilles de lait

1 chaise = 2 × 1 cours de philosophie = 2 cours de philosophie

Pour échanger il faut donc que les marchandises soient des produits du travail (on n'échange pas de l'air...) et leur valeur est équivalente au temps de travail nécessaire à leur fabrication.

Objection : Je suis très lent et il me faut à moi 12 heures pour faire une chaise, ma chaise vaudra dans ce cas 24 bouteilles de lait (au lieu de 16), autant prendre tout son temps pour travailler...

Il faut donc compléter : la valeur d'une marchandise est le **temps de travail socialement nécessaire** à sa fabrication, c'est-à-dire le temps mis en moyenne dans une société pour la fabriquer. La chaise du travailleur lent aura donc autant de valeur que celle du travailleur rapide.

#### 2) Détermination de la valeur

On connaît maintenant le fondement de la valeur d'une marchandise. Mais ça n'est pas suffisant : pour fabriquer la chaise il m'a non seulement fallu du temps, de la sueur et des ampoules aux mains, mais également du bois, des outils, qui eux-mêmes ont dû être transportés par des charrettes (l'argent n'existe pas !) etc.

Cela semble compliquer le calcul ! Rien d'extraordinaire en réalité : il faut différencier le travail vivant (ma sueur, mes ampoules, ma fatigue) et le travail mort, c'est-à-dire le travail qui a été nécessaire à la fabrication d'objets eux-mêmes nécessaires à la fabrication de ma marchandise : les outils, matières premières, transport etc., c'est-à-dire les *moyens de production*.

Il faut donc ajouter à la valeur de ma chaise la valeur du travail mort cristallisé en elle. Par exemple, pour la fabriquer j'ai besoin d'une scie, d'un mètre, d'un établi, de serre-joints, de tournevis, de gants

etc. Autant d'outils que je vais pouvoir utiliser un certain nombre de fois mais qui ont une durée de vie limitée. Si ma scie par exemple me permet de fabriquer 20 chaises avant de rendre l'âme, et bien elle transférera à chaque chaise  $1/20^{\text{ème}}$  de sa propre valeur, c'est-à-dire du temps de travail socialement nécessaire à sa fabrication. Si pour fabriquer une scie il faut 2 heures, chaque chaise verra sa valeur agrémentée de  $2\text{heures}/20$  c'est-à-dire de 6 minutes de temps de travail. Idem pour tous les autres outils. Idem pour le philosophe, il a eu lui-même une longue formation, il prépare les formations qu'il dispense etc. Tout cela s'ajoute au temps de travail qu'il dispense en cours.

La valeur d'une marchandise est donc déterminée par le temps de travail socialement nécessaire à sa fabrication, ce qui inclut la valeur des moyens de production nécessaires à sa fabrication, proportionnellement à leur usure.

### 3) Valeur d'usage / valeur d'échange

Quand on parle ordinairement de valeur on l'utilise en deux sens bien différents. Lorsque je suis producteur de lait, mes bouteilles de lait que je vais vendre n'ont pas de valeur d'usage pour moi et n'auront qu'une valeur d'échange. Mais elles ne peuvent avoir une valeur d'échange que parce qu'elles ont une valeur d'usage pour un autre que moi. La valeur d'usage c'est l'utilité que j'ai d'une chose. Si bien qu'un objet peut avoir une grande valeur d'usage sans avoir de valeur d'échange (l'air que je respire, mais aussi le vieux pendentif de ma grand-mère en toc dont personne ne voudrait sauf moi). Mais une marchandise ne peut avoir une valeur d'échange si elle n'a pas de valeur d'usage en même temps pour quelqu'un d'autre. Et les deux types de valeur fonctionnent comme deux pôles opposés : c'est parce que cette marchandise (mes bouteilles de lait) n'a aucune valeur d'usage pour moi que je peux la vendre et qu'elle aura une valeur d'échange. Pour mon acheteur, c'est parce qu'elle a une valeur d'usage qu'il souhaite l'acquérir contre une autre marchandise qui n'en a pas pour lui.

### 4) L'argent

Sautons dans le temps et inventons l'argent pour faciliter le commerce. L'argent ? Oui, c'est-à-dire un *équivalent universel* qui me permet de ne pas me balader avec 10 chaises sur le dos pour aller acheter mes bouteilles de lait et assister à un cours sur Platon. L'argent est donc une marchandise qui fait office d'équivalent universel de toutes les autres marchandises. Cet équivalent universel n'est possible que parce qu'il est fondé sur le temps de travail qui permet de mettre toutes les marchandises sous un même dénominateur. Il s'agit donc simplement de convertir le temps de travail en quantité monétaire, rien de plus simple... Soit 1 heure de temps de travail équivaut à 1 kauri (selon wikipédia : monnaie chinoise du 2<sup>ème</sup> millénaire avant l'ami Jésus). Ma chaise vaut donc 8 kauris, le cours sur Platon 4 kauris etc.

Question : Les hommes et les femmes ont-ils réellement opéré tous ces calculs savants ? N'ont-ils pas plutôt échangé à l'arrache, au pifomètre pour établir les équivalences de valeur ?

Ils n'ont surement pas opéré tous ces calculs et ont surement échangé au pifomètre. N'empêche que s'il est une constante du commerce, c'est celle de ne pas vouloir se faire arnaquer ! Et même au pifomètre et inconsciemment ce sont des équivalents de temps de travail qui ont permis l'échange. Un système économique existe avant d'être étudié par les économistes, le capitalisme existait avant que Marx n'écrive *Le Capital*. Les hommes et les femmes agissent, échangent, mais les règles de ces agissements et échanges ne sont pas conscientes, bien qu'elles existent.

## Chapitre 2. L'exploitation du travail

### 1) L'énigme de la plus-value

Transportons-nous maintenant au sein d'une société capitaliste et examinons le comportement d'un capitaliste. Son but est d'investir une certaine somme d'argent pour produire des marchandises, les revendre et en dégager du profit.

Voici donc le schéma de production et vente classique : A-M-A'

Une certaine somme d'argent A permet d'investir et de produire une certaine quantité de marchandises M qui sont revendues contre une autre somme d'argent A'. Bien évidemment nous avons  $A' >$  (supérieur à) A. Une plus-value a donc été extraite, le capitaliste a vendu ses marchandises plus chères que ce qu'elles lui ont coûtées lors de leur production. En considérant que chaque marchandise a été vendue à sa valeur, comment a-t-il pu créer de la valeur au sein du procès de production ? *Quelle est l'origine de la plus-value ?*

Examinons le procès de production. Pour produire des chaises j'ai besoin d'ouvriers, d'outils et de matières premières. J'investis par exemple dans une entreprise qui produit des chaises. J'ai besoin de bois (déjà transformé par un menuisier), d'acier, et de tous les outils nécessaires à la fabrication d'une chaise en bois avec armature en acier. L'ensemble de ces moyens de production a nécessité un certain temps pour être produit, ce temps de travail nécessaire à la production des moyens de production est donc leur valeur d'échange.

Imaginons que j'aie une entreprise de 10 ouvriers qui fabriquent des chaises et que ensemble ils usent en une journée 20 kg d'acier et 60 kg de bois. Imaginons également que pour produire l'acier dont j'ai besoin cela nécessite 1h de travail pour 10 kg et 1h pour 20 kg de bois. En une journée les ouvriers utilisent donc l'équivalent de 5h de travail en matières premières.

Fixons un équivalent arbitraire en monnaie : 1h de travail vaut 25 euros. J'ai donc dépensé en une journée  $5 \times 25 = 125$  euros en matières premières. Imaginons maintenant que mes ouvriers usent des outils pour 25 euros. L'ensemble des moyens de production m'a donc coûté 150 euros pour une journée.

Mais le capitaliste n'est pas un monstre (!) et veut également généreusement payer ses ouvriers. Comment calculer alors la valeur du travail de mon ouvrier ? Dépendra-t-elle du temps de travail qu'il fournira ? Et bien non, le capitaliste, en bon négociant, en décide autrement.

Explication : début de la révolution industrielle, les ouvriers débarquent en ville affamés, c'est l'exode rural<sup>1</sup>. Ils ne sont pas qualifiés et ne possèdent rien d'autre que leur force de travail qu'ils sont contraints de vendre aux capitalistes qui, eux, possèdent les moyens de productions (matières premières, outils, usines). Comment le capitaliste va-t-il payer l'ouvrier ? Le minimum. Comment calculer le minimum ? C'est le minimum de salaire qui lui permettra de revenir travailler le lendemain et de nourrir sa famille afin d'assurer la reproduction de la force de travail des ouvriers.

Quelle est donc la valeur de la force de travail de l'ouvrier ? La valeur correspondant au temps de travail socialement nécessaire à la production des marchandises que doit consommer l'ouvrier pour se reproduire (logement, chauffage, nourriture). Imaginons donc qu'en 2h de travail on puisse produire assez de nourriture, de gaz, usure de logement etc. de manière à ce que l'ouvrier puisse se reproduire et revenir travailler à l'usine toute sa vie (l'espérance de vie d'un ouvrier en Angleterre au milieu 19<sup>ème</sup> siècle est inférieure à 40 ans). Donc le capitaliste paye l'ouvrier 2h de travail soit 50 euros la journée.

Mais combien de temps l'ouvrier va-t-il travailler dans une journée ? Tout dépend du rapport de force entre le prolétariat, la classe des dépossédés, et la bourgeoisie, la classe des possédants. Imaginons que sur une journée de 12h de travail les 10 ouvriers fabriquent 5 chaises par heure (soit 12 minutes par chaise). A la fin de la journée ils auront fabriqué 60 chaises. La valeur de chaque chaise correspondra donc à  $12 \times 10$  (car il y a 10 ouvriers !) minutes = 2h de travail + les matières premières, usure des outils nécessaires à sa fabrication.

Nous avons dit que l'équivalent de 5h de temps de travail de matières premières était consommé en une journée. Chaque chaise reçoit donc l'équivalent en valeur de 5/60<sup>ème</sup> d'heure soit 5 minutes. Ajoutons également 1 h d'usure des outils soit 1 minute par chaise. Chaque chaise vaut donc 126 minutes de temps de travail, soit 52,5 euros. En fabriquant 60 chaises, le capitaliste peut donc les vendre à leur valeur de 3150 euros.

---

<sup>1</sup> Notons que l'exode rural n'est pas un phénomène naturel. Par exemple, en Angleterre la loi sur les "enclosures" a jeté sur la route de très nombreux paysans pour les obliger à venir travailler dans les usines. Au début, que ce soit en France ou en Angleterre, de nombreux paysans et artisans refusaient de venir travailler dans les usines. D'où des stratégies des dominants pour les contraindre.

Reprenons le schéma : A est la somme de base de l'investissement soit dans notre cas 50 euros  $\times$  10 = 500 euros (main d'œuvre) + 150 euros (moyens de production) = 650 euros.

La plus-value réalisée est donc de 3150 – 650 = 2500 euros. Quelle est donc l'origine de la plus-value ? Le travail non payé des ouvriers. *La force de travail humaine est la seule marchandise capable de créer plus de valeur qu'elle ne vaut elle-même.* Je paye un ouvrier pour 2h de travail tandis qu'il travaille 12h dans la journée. Sur une journée de travail il y a donc 10h de surtravail qui correspond à l'exploitation de la force de travail par le capitaliste.

## 2) Division du travail et condition prolétaire

Le capitalisme prend son essor au 19<sup>ème</sup> siècle, siècle de la révolution industrielle et de l'exode rural. Les néo-urbains débarquent donc sans aucune qualification avec pour seul bagage leur force de travail qu'ils sont forcés de vendre. La déclaration des droits de l'homme de 1789 a ratifié la liberté et l'égalité. Mais la liberté est une liberté d'entreprendre et de s'approprier les moyens de production. L'égalité est purement formelle : tous les hommes sont égaux devant la loi, mais cela ne signifie pas que leurs différentes conditions soient égales. Certes un pauvre qui vole et un riche qui vole devraient être soumis au même traitement, sauf que le riche n'a aucun intérêt à voler...

*La condition prolétaire est d'abord celle de celles et ceux qui ne possèdent que leur force de travail, tandis que les bourgeois possèdent les moyens de production.*

Mais le 19<sup>ème</sup> siècle voit également apparaître d'abord les manufactures puis la grande industrie. C'est la fin des corporations de métier et la destruction systématique de l'artisanat. Le prolétaire n'a plus aucune compétence et devient un simple rouage dans un processus de production qui est organisé sans lui, contre lui. *La condition prolétaire c'est également celle de ceux qui sont dépossédés de tout savoir et ne participent ni à la conception des produits, ni à l'organisation du travail qui en organise la production.*

Enfin la condition prolétaire c'est celle de ceux qui sont prisonniers du salariat et des conditions de travail édictées par le capital. *Celles et ceux qui n'ont pas la main sur leurs conditions de travail, sur leurs objectifs, leur organisation.* En ce sens là, le prolétaire peut être aussi bien l'ouvrier non qualifié que le technicien ou le professeur. Aucun de ceux-là ne décide de l'organisation de son travail, de son temps de travail etc.

## Chapitre 3. Le Capital en crise

### 1) Crises de surproduction

Pour qu'un capitaliste puisse accumuler du capital il faut donc que la vente de ses marchandises lui rapporte plus que ce que lui coûte la production. Pour cela, il doit exploiter le travail des ouvriers. Mais il y a un problème. Premièrement, le capitaliste peut ne pas réussir à vendre les marchandises qu'il a produites, c'est le hasard du marché. Cela peut entraîner la faillite pour une petite entreprise. Mais sitôt qu'une entreprise met la clef sous la porte des ouvriers sont licenciés, ce qui retire du marché une partie des consommateurs. D'autres entreprises ne pourront donc pas vendre, licencieront etc.

Deuxièmement, pour que le capitaliste accumule du capital il faut qu'il puisse vendre ses marchandises. Or, pour cela, il lui faut des acheteurs... Vous sentez venir le problème ? Les ouvriers sont nécessairement payés moins que ce qu'ils produisent. Une entreprise de 100 ouvriers aura sur une année un chiffre d'affaire bien supérieur aux salaires cumulés de ses ouvriers. Mais dans la mesure où cela concerne l'ensemble des salariés, à un moment donné il va y avoir beaucoup plus de marchandises que les consommateurs ne seront capables d'en acheter. Les entreprises ne pourront donc plus vendre leurs productions, et certaines commenceront à licencier. Le problème s'aggrave alors, encore moins de consommateurs potentiels, donc d'autres entreprises mettent la clé sous la porte... et tout dégringole. Cela s'appelle une crise de surproduction.

Quand s'arrête-t-elle ? Disons qu'elle se résout momentanément par des interventions de l'Etat. Plusieurs options sont alors envisageables pour mettre des rustines à un système qui fuit de toute part.

L'Etat peut faire tourner la planche à billet. On crée de la monnaie pour mettre plus de liquidité sur le marché, augmenter les salaires, permettre aux banques de faire des crédits afin que les ménages se remettent à consommer, que la machine se relance jusqu'à ce que les travailleurs puissent rembourser leurs crédits, et jusqu'à... la prochaine crise. Car, vous l'avez compris, les capitalistes sont pris dans une dynamique contradictoire. À titre individuel leur intérêt est de faire pression sur les salaires pour dégager davantage de profit. Mais du point de vue collectif cela a pour conséquence que les salariés ne peuvent pas acheter ce qu'ils produisent. Depuis le 19<sup>ème</sup> siècle les crises de surproduction entraînent la concentration du capital au sein de grandes entreprises : des petites entreprises ferment, le chômage augmente, les grandes entreprises les rachètent et ont assez de capital pour relancer l'économie. La tendance au monopole est également inhérente au capitalisme. Mais cela ne suffit pas toujours à relancer l'économie. C'est pourquoi Ford, en bon chrétien, se disait que ses ouvriers devaient pouvoir se payer la bagnole qu'ils produisent, et décida donc d'augmenter leur salaire : une rustine de plus. Autre solution, aller chercher de nouveaux marchés qui ne sont pas encore capitalistes. Après avoir d'abord colonisé l'Amérique latine, l'Afrique, l'Asie, dans le but de piller leurs ressources naturelles afin d'accumuler du capital, on va inonder leurs pays des marchandises produites en Europe. Conséquence : destruction organisée de la production locale, des méthodes et organisations de travail, de l'artisanat etc. Conséquence de ces conséquences : des famines surviennent, l'économie locale est en crise, l'agriculture est accaparée par les colons...

En 2008 la crise des subprimes s'explique de la même manière qu'une crise de surproduction. Pour booster la consommation des bas ménages on leur a fait des crédits pour pauvre, à taux variables, dont on s'est ensuite échangé les titres de dette en bourse (titrisation). Conséquences : les ménages n'ont pas pu rembourser, les banques se sont retrouvées avec des crédits non remboursables, une banque s'effondre, les ménages perdent de l'argent, ne peuvent plus consommer, aggravation de la crise etc. Notons au passage que le flux tendu qui consiste à produire en prévision de ventes effectives, ne résout pas les crises. Que les marchandises soient déjà produites mais non achetées ou que les forces productives soient inutilisées, cela revient au même : les entreprises ne peuvent pas vendre leurs produits et les plus petites commencent à fermer, etc.

## 2) Baisse tendancielle du taux de profit

Peut-on stopper les crises ? Non, pas sans rompre entièrement avec le capitalisme. Les crises vont-elles continuer à se succéder indéfiniment de la même manière ? Non, elles vont s'aggraver, en nombre et en intensité.

En effet, nous avons vu que le capitaliste ne peut faire des profits qu'en exploitant le travail des salariés, ce que Marx appelait le travail vivant. Il ne fait pas de profit à partir des moyens de productions, c'est-à-dire du travail mort (il a bien fallu du travail pour les produire). À grande échelle, les capitalistes font donc d'autant plus de profits qu'ils exploitent plus d'ouvriers par rapport à ce qu'ils payent en moyens de production, qu'ils ont donc plus d'hommes que de machines. Mais chaque capitaliste à titre individuel a intérêt à être à la pointe de l'innovation technique, et donc à se doter de machines inédites. Au final, c'est au remplacement progressif du travail de l'homme par celui de la machine auquel nous assistons.

Pourquoi ? Nous avons dit que la valeur d'une marchandise était le temps de travail socialement nécessaire à la production d'une marchandise. Imaginons qu'en moyenne les entreprises qui fabriquent des téléphones portables arrivent à les produire à la cadence de 10 par heure. Arrive une entreprise sur le marché qui est en possession d'innovations techniques ultra high tech du feu de dieu. Elle va pouvoir en produire 20 par heure. La valeur d'échange de chacun de ces téléphones portables sera-t-elle deux fois inférieure à la moyenne ? Non, car elle s'alignera sur le temps de travail *socialement* nécessaire, et chaque téléphone, bien que produit deux fois plus vite, aura la même valeur que ceux produits deux fois plus lentement. Ce qui signifie qu'elle dégagera beaucoup plus de bénéfices que ses concurrentes. Mais cela ne dure pas, très vite les autres entreprises arrivent à se doter d'une innovation technique semblable et produisent à la même cadence. A ce moment-là, la valeur diminue, car le temps de travail socialement nécessaire à leur production aura diminué. D'un point de vue collectif, plus les entreprises remplacent

les hommes par des machines, moins leurs marchandises ont de la valeur et moins elles peuvent dégager de profit. Vous sentez le coup venir ? *Il y a une baisse tendancielle des taux de profit inhérente à la dynamique même du capitalisme.*

Plus le développement technique est important, et donc plus le nombre de machines par rapport à celui des ouvriers augmente, plus les taux de profit baissent. Quelles solutions les capitalistes vont-ils trouver à cela ? Faire pression sur les salaires, les charges de l'Etat, le temps de travail... Revenir sur tous les acquis sociaux des travailleurs depuis le 19<sup>ème</sup> siècle. *Pour maintenir des taux de profit importants il faut exploiter davantage les salariés.* C'est à cela qu'on assiste depuis la fin des trente « glorieuses » : le néolibéralisme s'attaque aux salariés pour pallier la baisse tendancielle des taux de profit. La loi El-Khomry s'inscrit dans cette dynamique : revenir à des conditions de travail du 19<sup>ème</sup> siècle pour maintenir, contre sa tendance naturelle, les profits du capital. C'est pourquoi elle n'est pas l'œuvre de mauvais gestionnaires, de politiques incompetents. Elle correspond à une dynamique du capitalisme. Mais, en menant des politiques d'austérité, les crises de surproduction ne feront que s'accroître en nombre et en intensité. C'est pourquoi également nous devons prendre conscience de ce que l'histoire nous impose : une révolution. Peut-être en sommes-nous loin, mais les crises économiques, doublées des crises écologiques, nous rattraperont assez vite pour nous rappeler à l'ordre. Ces dernières ne sont pas dues à des criminels qui osent rouler au diesel, mais sont également inhérentes au capitalisme par la surexploitation des ressources naturelles qu'il impose. Se prétendre écologiste sans remettre en question les fondements du capitalisme, et donc sans être révolutionnaire, relève soit de la mauvaise foi soit de l'ignorance.

C'est pourquoi au sein d'*Alternative Libertaire*, et en coordination avec d'autres organisations politiques révolutionnaires, nous militons pour une société autogérée, dont la production sociale ne serait pas distribuée par le biais de l'exploitation des travailleurs et le hasard du marché. Nous militons pour une démocratie radicale au sein des entreprises elles-mêmes : les travailleurs doivent pouvoir décider ensemble de ce qu'ils produisent et des conditions dans lesquelles ils produisent. Cela implique d'une part l'abolition du salariat : nul ne doit être forcé de vendre sa force de travail, et la production doit être collectivement autogérée. Cela implique également la baisse radicale du temps de travail et la production selon les besoins *et pas au-delà*. Cela implique enfin la sortie d'une société marchande et donc l'impossibilité de se retrouver avec des stocks d'invendus.

C'est donc également en faveur de la décroissance que nous militons, mais nous n'attendons pas après les représentants politiques pour la mettre en place. Sommes-nous utopistes ? Non, être réformiste et penser que le capitalisme peut se réformer dans un cadre légal – par le bon-vouloir des représentants – est utopique. Les crises économiques vont s'aggraver et avec elles les crises écologiques : être réaliste c'est comprendre qu'il vaut mieux préparer la révolution que la subir.

Pour finir, nous avons conscience que nous ne pouvons pas mener la lutte anticapitaliste en ignorant les autres formes de domination coexistantes au capitalisme : le patriarcat et le racisme post-colonial. C'est pourquoi la lutte féministe et antiraciste est inséparable pour nous d'une lutte anticapitaliste. Nous n'ignorons pas enfin que les classes sociales les plus exposées aux problèmes économiques et écologiques habitent les quartiers populaires, ou rasant les murs des périphéries quand il s'agit de sans-papiers, immigré-es paupérisé-es par la dévastation économique qu'a subi leur pays d'origine, colonisé par l'Europe, qui maintenant leur recrache leur propre misère à la gueule en soupirant dédaigneuse et hautaine qu'elle ne peut pas « accueillir toute la misère du monde ».

Militer pour telle ou telle réforme, comme une augmentation partielle des salaires, est certes une première étape dans la prise de conscience de classe. Mais cela consiste à vouloir conserver certains avantages de classe, tout en restant aveugles à celles et ceux que le système a rejetés, que l'histoire a vomis. Nous ne réclamons pas un accueil pour la misère du monde, nous réclamons la fin de cette misère, qui ne passera que par une lutte révolutionnaire à son côté.